

Batoutos

Édouard Glissant

Gaston Miron : un poète dans la cité
Volume 35, numéro 2-3, 1999

URI : id.erudit.org/iderudit/036152ar
DOI : [10.7202/036152ar](https://doi.org/10.7202/036152ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN 0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Glissant, É. (1999). Batoutos. *Études françaises*, 35(2-3), 143–145. doi:10.7202/036152ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Batoutos*

Odonno Odonno tout enfin. À l'âge de cinq ans déjà, il semblait qu'ils étaient tous forcés d'improviser en sa présence, comme vous entreriez dans une parole chantée ou dans un récit cadencé sans connaître ce qu'en serait l'épisode suivant. Les gens remarquaient qu'il était le gouverneur de cela même qu'ils lui disaient. Ils se plaisaient à explorer les ressources inattendues de leur esprit, parlant à l'enfant comme à un enfant, trouvant satisfaction et grand contentement à conclure sur des discours pertinents et complets, sinon clairs ou logiques. Ils l'installèrent maître du Chant et de la déclamation, un régisseur de poésie. Ils eussent d'abord appelé poème, à notre manière d'aujourd'hui, ce que vous aviez proféré dans votre rapport incertain à Odonno Odonno. Quand il quitta l'espace de sa nation, l'habitude était depuis longtemps établie de composer les chants de la connaissance du monde comme si l'enfant était toujours enfant, qu'il était là, qu'il vous dérivait dans votre parole inspirée ou improvisée. Ainsi naissent pour nous les Arts, qui sont manière de dévaler.

Dans ce pays, vous vous en êtes étonnés déjà, « mais sans rien savoir encore », les noms des personnes se terminent par un O, qui est double au féminin. Odonno pour ce garçon, Odonoo pour sa sœur, du moins selon nos façons actuelles de transcrire. Ce qui donnait du rythme, de l'assonance cadencée, aux palabres. La répétition traditionnelle Odonno Odonno, que nous prononçons ici pour la dernière fois, correspondait à la pratique d'hésitation et de suspens, et elle fut abandonnée au profit de ce resserrement, Odonno. Il l'imposa lui-même, et ce fut bientôt adopté pour tous

* Extrait de *Sartorius*, roman, à paraître.

les autres. Ce son terminal des noms propres ne supposait aucune prééminence des personnes sur les choses et la terre et les bêtes, mais comme une béance à la fois claire et profonde, par quoi chacun s'établit sans régir et se nomme sans prétendre à dominer. Il n'y s'agit donc pas de l'absolu de cette lettre O, qui ne se faisait pas entendre comme telle, ni de sa sorte de comble fermé sur lui-même, mais de la lamentation tranquille qu'un tel son prolongeait entre les gens parlants. « Quand Onoko crie sur Odonoo, Okoo soupire et tombe tout en eau », énonçaient-ils à propos d'une faute pour laquelle il était demandé miséricorde.

Il apparut et disparut sans ostentation. Il en finit avec les mythes et les grands mystères de l'origine malgré qu'il en participa, il rapporta par exemple comment les premiers Batoutos s'élevèrent, et il vérifia au loin que les mondes à connaître s'enroulent à celui d'où tu viens, quand il ne s'agit pas de conquêtes. Tu raccordes la source à la source et la terre à la terre. Cela se passait au début de la Traite négrière, dont nous avons peine à rassembler les origines calamiteuses, et qui n'était pas la meilleure manière d'approcher une telle visée, l'ensemble des mondes que nul ne posséderait, et non pas un ou plusieurs que des élus auraient loisir de découvrir et de dominer. L'enfance d'Odonoo était ainsi fertile pour les siens, son départ fut d'enseignement. « Il est parti, répétait Odonoo sa sœur, mais il n'a pas gravé son kwamé sur une roche de rivière ni sur une rose de sable. Il ne reviendra pas, car il n'est pas parti. »

Beaucoup, avant et après lui, s'en allèrent. Aucun d'eux toutefois avec une telle intention, que nous examinerons bientôt. Ils sont entrés dans les histoires et les paysages du monde. Ils nous ont rejoint et nous suggèrent l'énigme de leur passage. Vous en devinez chez les Inuits, M. Jean Malaurie les y a rencontrés, du moins un en particulier, au cours de ses expéditions ; et chez les Incas, où le plus connu fut l'exécuteur attitré du prince Tupac Amaru, il fut à son tour exécuté au même jour que son maître, mais *avant* lui ; et chez les Malais, où ils laissèrent la réputation d'esprits du vent, chargés de toutes les fécondités de la tempête, et de ses imprécations ; en Espagne, où Juan Latino, le bien surnommé, serviteur des ducs de Sesa, s'acquit une réputation fabuleuse de lettré, à ce point que Miguel de Cervantès le cite dans son « Introduction allégorique » au *Don Quichotte* ; dans l'empire de Chine, la soie et les supplices, pour dire la chose communément, où ils furent eux aussi lettrés, et seigneurs mandarins, mais soigneusement maintenus à l'écart de tout commerce ; et dans les villages des Pyrénées, où ils apparaissent parfois encore dans la brume en haut des cols, Aspin ou Peyresourde, vous parlant un langage désormais créole ; au Québec, patrie de ce Batouto d'adoption qu'à certes dû être Gaston Miron, si spectaculairement visible et si volontairement inaperçu, où une Marie-Josèphe Angélique fut suppliciée incroyablement et brûlée vive,

pour avoir mis le feu à la maison de la veuve dont elle était l'esclave, celle-ci, cherchant à rétablir une situation chancelante, voulait la vendre à un négociant des colonies anglaises d'Amérique, et avoir ainsi détruit par les cendres la jeune ville de Montréal, et M. Joël des Rosiers, qui me rapporte l'histoire, entreprend à cette heure de conter la passion de cette femme sauvage, je lui suggère assurément que voici là une des rares Batoutos qui aient parcouru la trace des guerrières, sans compter l'ancêtre, grand-père ou arrière grand-oncle, du poète russe Alexandre Pouchkine, et peut-être aussi la mère sublime du général Antonio Maceo, lequel commanda contre les Espagnols l'armée de libération de Cuba, tous deux, Maceo et Pouchkine, au fur et à mesure décrêpés au long de leurs iconographies, ce dont n'eut pas besoin ou dont n'eut pas à souffrir Alexandre Dumas père, dont la crinière décidait de la mode à Paris ; sans compter ceux qui traversèrent dans les pays bantous et ashantis et anglais et portugais et hollandais, les gens de ces nations chercheront leurs traces ; et que par ailleurs et exemple, quand les Djiboutiens prétendent, ainsi que me le rappelle plaisamment M. Abdourahman A. Waberi, que chez eux les autochtones étrangers sont tous des Martiniquais ou des Sénégalais, ce n'est pas à un statut né de la colonisation, les petits fonctionnaires civils et les tirailleurs, qu'ils font référence, mais une pratique des Batoutos, l'errance comme errance non pas comme refuge, qu'ils saluent peut-être sans y penser. Peut-être. Car nous ne maîtrisons pas la manière de distinguer entre les gens. Nous réputons batoutos les fiers, nous négligeons les humbles et les inaperçus.

Ils laissèrent leurs marques, le plus souvent sous la forme de biographies officielles qui déguisèrent leur provenance, et Odonno aucune. Aucune marque, sinon au travers du tourment de quelques navrés, dont Marie Celat sans doute, qui surent lire l'absence enracinée de ce peuple et l'œuvre sans repère d'Odonno. Nous ne sommes pas, quant à nous, entrés dans la folie Celat, c'est parce que Marie Celat fonde dans la souffrance et que nous n'avons pas, aveugles que nous sommes, supporté son regard fixe.